



Hamid TIBOUCHI (Algérie/France) — Poète et peintre, né en 1951 en Algérie, il vit et travaille en France depuis 1981. Sa production, abondante, est protéiforme : poèmes, peintures, dessins, gravures, photos, livres d'artiste, livres-objets, décors de théâtre, vitraux, illustrations de livres et revues... Il a collaboré à de très nombreuses revues et anthologies. Certains de ses poèmes ont été traduits dans différentes langues (arabe, anglais, espagnol, italien, serbo-croate, allemand, islandais, albanais...). Il est l'auteur d'une vingtaine de recueils, notamment : « Mer ouverte » (Caractères, 1973) ; « Soleil d'herbe » (Chambelland, 1974) ; « Parésie » (L'Orycte, 1982) ; « Kémia » (Le Figuier de Barbarie, 2002) ; « Nervures » (Autres Temps, 2004) ; « Par chemins fertiles » (Le Moulin du Roc, 2008) ; « Portées » (in « Tibouchi, L'infini palimpseste » de Pierre-Yves Soucy, La Lettre volée, 2010) ; « Nuits fumeuses » (Éd. du Chameau, 2013) ; « Des traces d'oiseaux » (L'Onagre, éditeur, 2015). Par ailleurs, il a réalisé un grand nombre de livres d'artiste, notamment pour la collection de « Livres pauvres » de Daniel Leuwers.

Cf. Encyclopédie en ligne « Wikipedia » :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Hamid_Tibouchi>

« Tibouchi se défie des mots toujours susceptibles de devenir mots d'ordre meurtriers. Iconoclaste souriant, ami des « desOrdres » amoureux, inventeur de rencontres heureuses, Tibouchi aime laisser sur les supports qu'il travaille, qu'il s'agisse de ceux récupérés par le plasticien, enrichis par leurs usages antérieurs, ou des mots, eux aussi vecteurs de mémoire et marqués par leur passé, des empreintes toujours renouvelées. Il brouille ses traces avec gourmandise, allant sans se répéter de poème en peinture et de peinture en poème, en artisan toujours économe de ses moyens, inquiet, tendre, subversif (...) Son ami Tahar Djaout écrivait dans « L'invention du désert » qu'« être immigré, ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien, c'est vivre dans un non lieu, c'est vivre hors des territoires ». C'est de ce non lieu que Tibouchi, installé en France depuis 1981 après avoir enseigné l'anglais en Algérie, invente à son propre usage un pays (un parti, « le P.L.P.Q, Parti Libre de la Poésie du Quotidien ») contagieux, obstinément insoumis. » Emmanuel HIRIART

J'écris mais n'ai rien à dire de précis
si je ne cesse d'écrire c'est sans doute pour justement
tenter de saisir ce pour quoi j'écris
à moins que ce ne soit pour essayer d'éviter que ne se comble
le fossé qui me sépare de la mort
oui je crois que j'écris pour rester en vie un peu comme
la sentinelle dans la nuit fait les cent pas pour rester éveillée

*

Et si les mots n'étaient plus que des taches et si les lignes
devenaient des sentiers les pages des paysages les chapitres
des géants de pierre de l'île du Silence et les livres de grands
oiseaux sauvages annonçant la venue du printemps

*

Un fil
me relie
à mon enfance
le barbelé

*

Le matin au réveil j'ouvre la porte-fenêtre côté jardin
je fais entrer le jardin j'invite le pommier à ma table et je peins
tout en bavardant avec le pommier et en respirant la terre fraîche
sur le bord de la chaise le merle s'égosille célébrant le jour nouveau

*

La poésie — ce qui remue
en tout être et en toute chose —
à peine cherche-t-on à l'enfermer
que déjà elle est ailleurs

*

La poésie subversive disent-ils ils l'asphyxient
la brûlent l'ensablent elle repousse la mauvaise herbe
elle est la vie ils n'aiment pas la vie
alors la poésie ils l'égorgent

*

L'espoir pour ces enfants a la taille exacte
d'un galet dans le creux de la main

quand l'horizon pour eux se ferme ils n'ont plus
pour l'ouvrir qu'un immense jet de pierres

*

Le silence des mots blancs
sur une page blanche
on ne peut les voir ni les entendre
mais quel vacarme à l'intérieur

*

Sous le soleil loin du fracas des bombes
le long des berges bordées d'arbres
du canal du midi un couple de cyclistes
pédale dans le calme

Hamid TIBOUCHI
[Extraits de « Nervures », Éd. Autres Temps, 2004]

LES SOLDATS

la porte de la maison
est ouverte
elle reste toujours ouverte
donc ils entrent

sans frapper ils entrent
violemment
combien sont-ils dix quinze
armés jusqu'aux dents

ils cherchent disent-ils des armes
des rebelles que l'on aurait cachés
ils bousculent ma mère
mettent tout sens dessus-dessous

n'ayant rien trouvé
ils s'en prennent à nos réserves

pour l'hiver huile semoule
olives et figues sèches

les répandent par terre
c'est toujours ça
que les rebelles
n'auront pas

ils repartent les brutes
— raffut éclats de rires
cliquetis des armes —
avec les bijoux de ma mère

CELLE DE L'OMBRE

*D'ici et maintenant,
à Tahar Djaout : Quoi écrire
qui ne soit indécent ?*

la bête
immonde
gagne
du terrain

insensiblement
sournoisement
en une lente très lente
avancée désertique

elle grignote
chaque jour
un peu d'espace
de liberté

en cercles
concentriques
elle se rapproche
du foyer

la nuit
elle lance
ses flèches
empoisonnées

sans bruit
elle les
projette
telles des lucioles

à la faveur de la nuit
elle s'étire & à l'intérieur
de nos organes vitaux
dépose sa vermine qui

instantanément
machinalement
se met à ronger
doucement mais sûrement

c'est ainsi
que la bête innommable
— en même temps que le désert —
gagne lentement du terrain

Hamid TIBOUCHI
[Inédits]